

(artabsolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



Pharaon et l'art d'aujourd'hui
Marie Madeleine contemporaine
Artistes en Bourgogne
 Kazimir **Malévitch**



Barthélémy **Toguo**
 Sophie **Ristelhueber**
 Bernard **Pagès**
 Cinq **post-abstrait**s

M 06192 - 11 - F: 10,00 € - RD



hiver 2005 • numéro **11** 10 €

Esthétique

Les représentations de Marie Madeleine

À l'occasion de l'exposition Marie Madeleine contemporaine présentée au Musée d'Art de Toulon l'été dernier puis à partir de la mi-janvier au Musée de l'Hospice Comtesse à Lille, (art absolument) propose une triple réflexion sur cette Figure éminemment féminine de l'Histoire Sainte qui a inspiré nombre d'artistes d'hier et d'aujourd'hui.

Marie Madeleine entre mythe, légende et histoire

Par Isabelle Renaud-Chamska

La figure de Marie Madeleine brille dans le ciel de l'art de mille éclats divers, et traverse l'histoire des représentations plastiques, littéraires et musicales en Occident comme une comète à la chevelure large-



Quentin Metsÿs.
Déposition de croix (détail).
Musée d'Anvers.

ment déployée et toujours éblouissante. Unique et multiple, Marie Madeleine est aussi ancienne dans l'art occidental que le Christ lui-même, auquel elle est intimement liée puisqu'elle appartient au noyau dur de la confession de foi chrétienne, autour duquel tout le reste s'est construit : l'annonce de la mort et de la résurrection du Christ. Feuilletter le livre des images de Marie Madeleine dans leur genèse chronologique, depuis les toutes premières images constantiniennes et carolingiennes jusqu'en notre XXI^e siècle permet de saisir comment chaque époque a compris et vécu la relation de l'humanité avec Dieu. *L'histoire* bien sûr est convoquée dans cette savante élaboration, dès le départ médiatisée par la nature littéraire des Évangiles qui, à leur tour, seront relus et interprétés par les Pères de l'Église et les théologiens toujours en train de moudre le grain de l'Écriture pour en faire le pain de la foi. Quels que soient les développements qui suivront, Marie Madeleine, dont la présence est signalée une vingtaine de fois dans les Évangiles, est d'abord une figure du christianisme, religion qui a pour caractéristique de prendre



François Righi.
XXI^e similitude.
1999, sérigraphie
originale, papier
chiffon Lana
Prime 300 g,
7 couleurs,
70 x 100 cm.

très au sérieux l'histoire au sens objectif du terme, et de se présenter comme une histoire vraie. Cet enracinement historique est essentiel, et il faut toujours le garder en mémoire, à condition évidemment d'entendre le mot "histoire" dans son double sens en français, subtilement articulé par Paul Ricœur entre l'événement historique et le récit qu'on en fait.

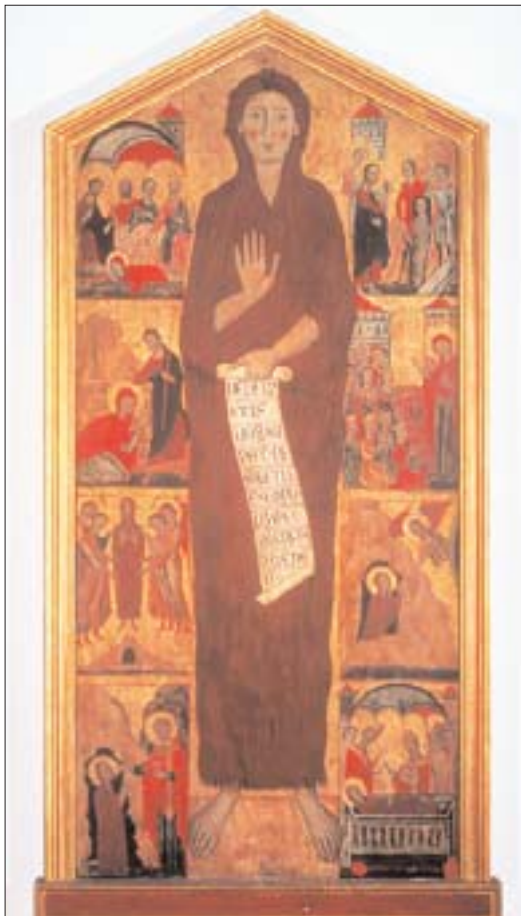
La *légende* s'emparera ensuite de Marie Madeleine, femme si vivante au cœur des Chrétiens des premiers siècles qu'ils l'investissent des valeurs essentielles qui les font vivre. Ainsi le pape Grégoire le Grand au VII^e siècle, suivi par les moines de Cluny et par tout le Moyen Âge occidental, a-t-il opéré une magistrale synthèse entre les trois « Marie » de l'Évangile : Marie de Magdala, « la femme aux sept démons » guérie par Jésus (Luc 8, 2-3), qu'on retrouve au pied de la croix (Jean 19, 25) et pendant les rites d'ensevelissement du

corps de Jésus, puis au tombeau vide (Jean 20, 1), ensuite dans le jardin avec le Christ – le fameux épisode du *Noli me tangere* (Jean 20, 11-18) –, et enfin annonçant la résurrection aux Apôtres (Mathieu 28, 8) ; Marie de Béthanie ensuite, la sœur de Marthe et de Lazare, qui écoute avidement Jésus parler et dont il dit qu'« elle a choisi la meilleure part » (Luc 10, 43) ; la pécheresse anonyme, enfin, célèbre par son attitude de contrition aux pieds de Jésus, par ses larmes, ses parfums et ses cheveux. Jésus lui-même dans l'Évangile valide son geste en affirmant : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc 7, 36-50) Une même onction anonyme se trouve relatée dans les Évangiles de Marc et de Mathieu, qui la placent à Béthanie, versée sur la tête de Jésus, et non plus sur ses pieds, et que Jésus valide une fois encore puisqu'il affirme : « En répandant ce parfum sur →

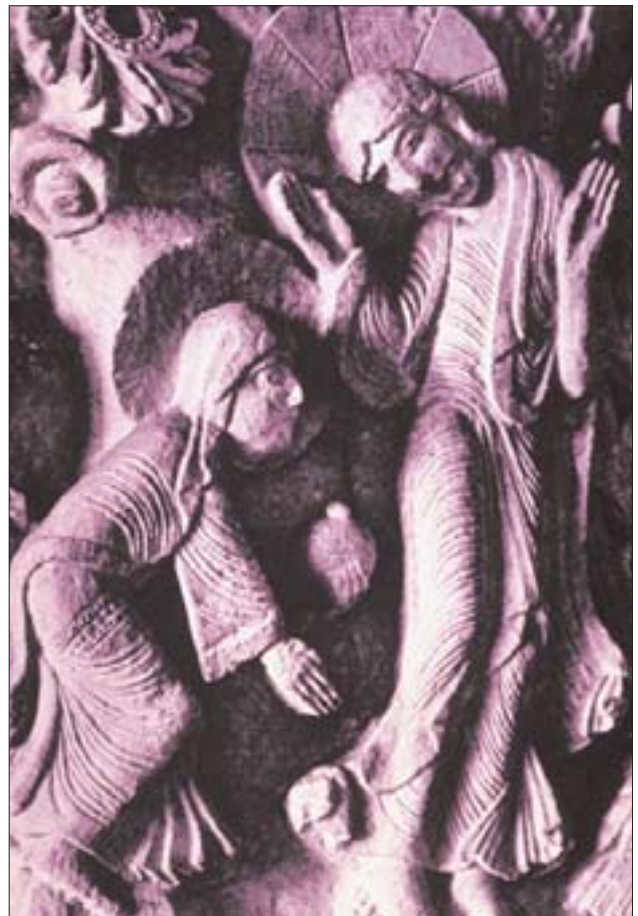
mon corps, elle a préparé mon ensevelissement» (Marc 14, 8). Dans l'Évangile de Jean (12, 7), c'est Marie de Béthanie qui oint les pieds de Jésus avec des parfums de grand prix et les essuie de ses cheveux, révélant ainsi la nature messianique de Jésus.

La tradition ecclésiale et surtout liturgique a joué un grand rôle dans cette élaboration que les traditions populaires ont enrichie à leur tour. On représente parfois la sainte en habits liturgiques, personnage-clef du grand drame de la Passion joué à Pâques dans le chœur des églises. *La Légende dorée* de Jacques de Voragine est le témoin autorisé de cette floraison qui entoure Marie Madeleine après son départ de Palestine et jusqu'à sa retraite à la grotte de la Sainte-Baume. Entre-temps, elle a elle-même annoncé l'évangile aux Marseillais que sa parole a convertis. On la représente dans certains vitraux du XIII^e siècle en apôtre et prédicatrice, position inégalée pour une femme ! Ainsi la « légende », étymologiquement *ce qu'on doit*

lire, ou meilleure manière d'interpréter un texte, devient-il le texte lui-même. Et cette relecture/récriture se produit et se renouvelle, à chaque génération, par la force de cette parole mythique qui dynamise la figure de Marie Madeleine. Car si, comme l'écrit Mircéa Eliade, « le mythe raconte une histoire sacrée, et relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements », Marie Madeleine est bien aussi un *mythe*. Les théologiens du Moyen Âge ont fait d'elle la nouvelle Ève, la mère de l'humanité renouvelée par la résurrection du Christ. En elle se concrétisent toutes les postures d'une âme en quête de sens et de transcendance, mais qui reste plantée dans la glèbe de notre terre dont elle connaît tous les plaisirs et tous les pièges. Nouvelle Ève, non plus pécheresse mais glorieuse, « parfaite amante du Christ » selon les mots de Bérulle, Marie Madeleine révèle avec toute la force du mythe la parfaite humanité de Jésus au cœur même de sa divinité. ■



Trecento Florentin.
1274. (Anonyme).



Détail du tympan de la cathédrale de Saint-Lazare.
Autun, XII^e siècle.



Jean-Pierre Pincemin.

Marie Madeleine se nourrissant de la musique des anges.

2004, technique mixte, 210 x 160 cm.

Marie Madeleine et le XVII^e siècle

Par Denis Coutagne

Entre la figure parfaite et divine de la Vierge Marie et celle, diabolique, d'Hérodiade qui obtient la décapitation de Jean Baptiste grâce à la danse de sa fille, traditionnellement appelée Salomé, il nous fallait une figure totalement humaine, d'une humanité pécheresse à laquelle nous puissions nous attacher pour, à son instar, être pardonnés et sauvés. Saint Pierre reniant le Sauveur, mais pleurant aussitôt son péché et affirmant par trois fois, à l'invitation du Christ, son amour pour celui-ci, est une figure masculine du salut accordé à tout homme. Il manquait alors une figure féminine, dans le péché de laquelle nous puis-

sions tous nous reconnaître, une figure qui, du fait de sa féminité, pouvait plus qu'aucune autre exprimer la tendresse, l'amour, la compassion : l'Évangile met en scène Marie Madeleine prostituée, amoureuse du Christ, témoin *in fine* de sa Résurrection (nous n'abordons en aucun cas ici les enjeux exégétiques d'une ou plusieurs "Marie" dont Marie de Magdalana fait la synthèse). L'Église, dans son développement hagiographique et iconographique, allait donner à cette femme un rôle primordial, allant jusqu'à l'associer à la gloire de la Vierge Marie en proposant son assomption dans le ciel comme la gloire salvifique totalement accordée à cette Ève du Nouveau Testament, telle que le montre le tableau de Philippe de Champaigne au musée Lonchamp de Marseille.

Le XVII^e siècle devait donner à la représentation de Marie Madeleine une place éminente, tant l'enjeu spirituel de ce siècle fut de trouver un sens accompli dans la vocation de la pécheresse convertie et sauvée. Ce siècle, en effet, voit les cieux s'obscurcir : loin de chanter la gloire de Dieu, le ciel étoilé obéit à des principes mathématiques et cosmologiques en référence à la loi sur la gravitation dans un espace indéfini dont le "silence" effrayait Pascal. Sur terre, suite à l'illusion de la Renaissance affirmant que la beauté classique du corps révélée par la Grèce antique pouvait être identifiée à celle du Fils de l'homme (Apollon et Jésus offrent le même salut dans la beauté, ce que proclame Michel Ange à travers la magnificence de la voûte de la chapelle Sixtine), le corps venait de perdre de sa superbe, et, à l'image du reste de l'univers, s'était obscurci dans une chair sensuelle, lourde et opaque, loin de la translucidité des vitraux du Moyen Âge. Une nouvelle théologie, une nouvelle iconographie, devaient se développer pour signifier alors combien l'incarnation du Christ et son salut prenaient en compte le corps et sa pesanteur charnelle. Vénus renvoyée vers la mer mythologique d'où elle naquit (il en restera picturalement le thème des nymphes dont Cézanne héritera en peignant ses "baigneuses"); la Vierge Marie définitivement transportée en son corps et âme au ciel (même si le dogme de l'Assomption ne



Louis Finson.

Marie Madeleine en extase.

XVII^e siècle, huile sur toile, 120 x 100, Musée des Beaux-Arts, Marseille.



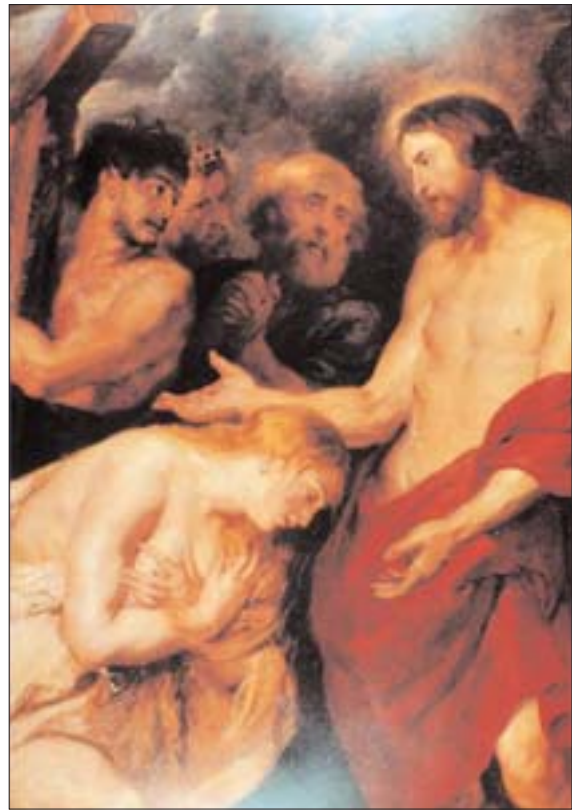
Hélène Mugot.
*Du sang
et des larmes.*
2004, gouttes
de cristal clair
et verre rouge,
Collection
Fondation
Schneider.

devait être reconnu officiellement par l'Église qu'en 1950), il fallait une figure de femme pour annoncer le salut apporté au plein épais de notre corps : la femme désigne cette réalité peut-être plus que l'homme dans la mesure où sa physiologie lui permet d'être mère, épouse, concubine, prostituée..., et exprimer plus fortement la dimension charnelle de l'humanité. C'est pourquoi Ève est appelée la "mère des vivants". Comment révéler alors cette imprégnation divine dans un corps de femme devenu signe de l'humanité ? Marie Madeleine, pécheresse convertie, permet toutes les audaces iconographiques sans crainte de mettre en évidence le péché de la chair comme le prototype de tout péché.

Marie Madeleine reste alors belle et sensuelle, attirante, ne craignant pas de laisser entrevoir un sein rosi de sang et de désir sous les haillons d'une bure déchirée. →



Simon Vouet.
Le ravissement de Marie Madeleine.
1666, musée des Beaux-Arts de Besançon.



Pierre Paul Rubens.
Le Christ et les stigmates.
1620, Alte Pinakoteck, Munich.

Le crâne qu'elle tient dans les mains pour signifier le risque mortel du péché, est caressé d'une main experte et douce. Le regard et le visage de la sainte n'en expriment pas moins la nostalgie d'un plaisir auquel elle a du renoncer. À moins que le bonheur du salut ne s'accompagnât d'un plaisir dont le seul moyen restant d'en exprimer la suavité ne fût le même que celui de la chair aimée. On peut rappeler avec humour ici le mot du Président De Brosse devant la transverbération de sainte Thérèse d'Avila par Le Bernin : si l'extase religieuse, c'était cela, il connaissait !

Julien Green faisait remarquer que l'Église, par un trait de génie dont elle seule savait trouver la profondeur, avait su exploiter le thème de saint Sébastien transformé en pelote d'épingle (un saint Sébastien si possible beau comme un jeune homme vigoureux) pour exprimer le désir né du corps masculin. Gageons que cette remarque est plus vraie encore lorsqu'il

s'agit de représenter la femme dans sa réalité charnelle au plus fort de sa condition physique, jusqu'à l'accomplissement du plus vieux métier de monde ! Plus qu'aucun autre siècle, le XVII^e devait prendre la mesure de ce drame d'une humanité renvoyée à sa condition humaine et terrestre au moment où la Foi devait explorer les voies du baroque pour exprimer le mystère d'un Dieu que l'espace et le temps ne permettaient plus de saisir dans l'immédiateté des sens et des concepts. Le Caravage, pilier de bistrot, voire meurtrier dans quelques rixes, n'en peignait pas moins la Vocation de saint Matthieu et la Conversion de saint Paul selon des expressions devenues absolues. D'autres artistes trouvaient, pour évoquer la sainteté de Marie Madeleine, des expressions d'une humanité douloureuse et désirable qui, trois siècles après leur mise en forme picturale, nous parlent comme étant les nôtres. ■



Éric Dalbis.
*Le jaune
du manteau de
Marie Madeleine :
non plus celui
du péché,
mais celui
de l'illumination,
des transports et
des remerciements.*
2000/2003,
huile sur toile,
330 x 230 cm.
Collection
Caisse des Dépôts
et Consignations.

Marie Madeleine et l'art contemporain

Par Françoise Gaillard



Jean-Pierre Pincemin.

Tourbillons.

2004, technique mixte, 210 x 160 cm.

Marie Madeleine est l'une des figures de l'Histoire Sainte qui a le plus inspiré les peintres anciens, qu'ils aient choisi de la représenter en pleurs au pied de la Croix, ou en méditation sur la vanité des choses mondaines, dans sa retraite austère. L'histoire de l'art nous montre que chaque époque a su donner à cette incarnation de la douleur ou de la repentance, la couleur de sa foi. Elle nous montre aussi que lorsqu'une croyance ardente, naïve ou torturée, n'en a plus transcendé l'illustration, elle est tombée dans l'imagerie. Marie Madeleine fut une des grandes victimes de l'industrie sulpicienne qui, en transformant en clichés les signes sacrés d'un destin exceptionnel conduisant du péché de chair au salut, changea le vif de la présence sainte en une représentation morte. Et aujourd'hui ? Laissons de côté le problème de la croyance individuelle. Qu'est-ce que Marie Madeleine pour un artiste contemporain ? Un thème à revisiter ? Un motif riche en possibles déclinaisons formelles ? Une légende qui se monnaie en fragments plastiquement exploitables ?

Il apparaît évident que Marie Madeleine se caractérise d'abord par les attributs de l'iconographie religieuse. C'est la luxuriante chevelure d'un blond vénitien, avec laquelle elle essuya les pieds du Christ et qui, plus tard, lui tint lieu de vêtement dans la grotte isolée où elle se retira. C'est, par contiguïté, le pied du fils de Dieu lavé avec la touchante humilité que l'on sait. Ce sont les larmes versées sur le Golgotha, à l'heure de la crucifixion. Ce sont les gouttes de sang de Jésus recueillies avec dévotion. C'est l'embarcation sans voile ni gouvernail, qui la conduisit des rivages de la Judée vers ceux de la →



Giovanni
Gerolamo
Savoldo.
Sans titre.
1508.
National
Gallery,
Londres.



Collégiale Notre-Dame, Écouis.

Sainte Marie Madeleine.

XV^e siècle, pierres, infimes restes de polychromie, 1,74 x 0,506 x 0,34 cm.

Provence. Autant d'emblèmes qui s'offrent à un retraitement par l'art contemporain parce qu'ils se prêtent à une défiguration qui, loin de l'affaiblir, en augmente la valeur symbolique. C'est ainsi que la chevelure, signe de l'indécence de la femme impure, puis symbole de la pudicité de la sainte, devient un lâcher de lignes ondulatoires dorées qui, telles des vagues sans cesse recommencées, semble se jouer du temps (Najia Mehadji). C'est ainsi que les larmes se transforment en gouttes de cristal qui semblent sourdre d'un mur immaculé et que le sang du Christ se matérialise en perles de verre d'un beau rouge profond (Hélène Mugot). C'est ainsi que le pied de Jésus n'existe plus que comme vague empreinte colorée, à peine une trace, tout juste une forme ovoïde qui enveloppe la marque charnelle d'une aura de sacralité tant humaine que divine (François Righi). Seule la barque est bien une barque... une barque de bois, mais sa décontextualisation la rend presque abstraite. Elle flotte dans le vide, soutenue par la seule force anti-gravitationnelle de l'art (Marc Couturier).

Marie Madeleine, c'est aussi, et avant tout, une femme. Une femme de chair et de désir. Une femme qui a osé se présenter en tant que femme dans toute sa dignité et son indignité. Et c'est la femme dans la simple affirmation dérangeante de sa présence que certains artistes ont choisi de retenir dans cette histoire. Une question a dû se poser à eux : comment traduire plastiquement ce pur effet de présence ? Ils ont opté pour des portraits frontaux dont le parti pris technique de l'à-plat empêche de loucher vers un au-delà de ce qui est donné à voir. Nous sommes, avec eux, bien loin, semble-t-il, d'une pensée du sacré qui veut que le visible ne soit jamais que le clin d'œil que nous adresse l'invisible. La Marie Madeleine de Suzanne Lafont est une jeune femme d'aujourd'hui qui se présente en pied et qui nous regarde sans pudeur ni impudeur, et que seule la répétition sérielle

transforme en icône de la présence. Celle de Jean-Luc Moulène est double : la sombre séductrice, et la blonde et douce mère. Celle de Jean-Marc Cérino s'abolit dans l'innocente, et ce faisant naïvement perverse, de la présentation de soi. Tania Mouraud, elle, a choisi de reconduire Marie Madeleine aux origines, sur cette terre actuelle des deux promesses dont elle est aussi la messagère. Jean-Pierre Pincemin, lui, a choisi de remonter avec Marie Madeleine aux origines de la représentation picturale. →



Jean-Luc Moulène.
Image noire.

1992, impression numérique sur bâche plastique, 400 x 300 cm.



Jean-Luc Moulène.
Image blanche.

1992, impression numérique sur bâche plastique, 400 x 300 cm.



École d'Anvers du XV^e siècle.
Noli me tangere.
 Peinture sur bois, 32 x 20 cm.
 Anvers, Musée des Beaux-Arts.



Mattia Preti.
Sainte Madeleine.
 1662, huile sur toile, 128 x 96 cm.
 Aix-en-Provence, Musée Granet.

On est alors en droit de s'interroger. Marie Madeleine n'est-elle devenue, pour l'art, qu'un prétexte à engendrement de formes ? N'est-elle que l'occasion de justifier, en les dotant d'une sacralité d'emprunt, des propositions formelles qui trouvent leur véritable sens dans la logique singulière du travail de chaque artiste ? N'est-elle qu'un moyen utilisé pour recharger d'une intention symbolique, une recherche sur les formes, conduite par ailleurs, et pour transformer en une nécessité qui les transcende, les œuvres plastiques ? On pourrait le penser. Mais ce serait oublier le caractère intrinsèquement sacré de l'art. Il suffit de s'en souvenir pour que la perspective s'inverse. Et si ce n'était pas l'art contemporain qui instrumentalisait Marie Madeleine mais la sainte qui, arrachée par

l'art aux mièvreries d'une imagerie stéréotypée, retrouvait, grâce à lui, le mystère de sa sainteté et la puissance de son élévation spirituelle ? Et si ce n'était pas la sacralité du thème qui servait à transfigurer les œuvres exposées, mais la sacralité de l'art qui, à travers elles, parvenait à re-doter de sacralité les images trop usées de Marie Madeleine ? Un tel renversement de point de vue aide sans doute à mieux comprendre qu'il se soit établi, depuis longtemps, un dialogue entre l'art sacré et l'art contemporain. Pour expliquer la fécondité d'une telle alliance, on a souvent posé que ce qu'ils avaient l'un et l'autre en commun, c'était l'art. Peut-être a-t-on négligé de considérer qu'en fait, c'était le sacré.



Suzanne Lafont.
Sans titre.
 2004,
 photographie,
 tirage sérigraphié,
 chaque panneau
 180 x 80 cm.





Marc Couturier.
Barque.
2002,
demi-barque bois,
400 x 245 x 120 cm.

.../...

| expo |

***Marie Madeleine contemporaine* – Du 15 janvier au 17 avril – Musée de l'Hospice Comtesse – Lille
Avec la collaboration du Palais des Beaux-Arts.
Organisation de l'exposition : *Espace-temps et création* (Annie Delay et Isabelle Renaud-Chamska).**

Sylvie Blocher, Jean-marc Cérino, Philippe Cognée, Marc Couturier, Eugène Dodeigne, Éric Dalbis, Suzanne Lafont, Eugène Leroy, Ariane Lopez-Huici, Najia Mehadji, Olivier Mosset, Jean-Luc Moulène, Tania Mouraud, Hélène Mugot, Orlan, Pierre-Édouard, Ernest Pignon-Ernest, Jean-Pierre Pincemin, Gerhard Richter, François Righi, Jean Roulland, Bill Viola.